

El Espinillo, province de Formosa, Argentine

J'ai goût pour l'obéissance.

La mienne, comme celle des autres.

À chacun sa place ; se surestimer n'est pas un péché, c'est une faute impardonnable. À tendre le cou vers le ciel, on se tord les pieds.

Les esprits libres, ceux méritant de l'être, je les compte sur les doigts d'une main brûlée. Les autres, nous autres, il vaut mieux qu'on la ferme ; les yeux baissés, accomplissons la tâche qui nous est attribuée.

Obéir rassure sur les raisons improbables justifiant notre existence.

MANAUS

Surtout, je parle là de ma propre expérience, obéir prévient de trahir.

Moi, j'obéis sans poser de questions. Pourquoi ? Parce que je suis un soldat.

L'obéissance est la vertu cardinale du militaire, le courage vient ensuite. Ceux qui faillissent à cette règle, en abandonnant la légalité, deviennent des déserteurs. Lors du putsch d'avril 61 contre de Gaulle, j'ai vu des hommes qui m'impressionnaient et que je respectais faire sécession. Des Saint-Cyriens, des légionnaires, des parachutistes, des types bien qui avaient survécu à l'Indochine et étaient revenus de Diên Biên Phu. Je les ai vus refuser les ordres, et en appeler à renverser le gouvernement pour que l'Algérie demeure française.

C'était il y a trois ans, une autre époque ; trois années, c'est une éternité.

Le 21 septembre, en fin d'après-midi, nous atterrissons à Caracas ; c'est la première fois que je pose le pied au Venezuela. Je suis un

anonyme, parmi les trente-sept subordonnés de l'État dont quatre gardes du corps spécialistes de la protection rapprochée, perdu dans la cohorte des officiers, diplomates et hauts fonctionnaires qui ont été choisis pour accompagner et faciliter la tâche du président de la République durant sa tournée latino-américaine.

Les protocoles gérant les interventions des membres du service Action m'interdisent toute proximité publique avec les officiels de l'État. Mais l'urgence de la situation, le créneau exceptionnel qui se présente pour intervenir, ont poussé mes supérieurs à surseoir aux règles habituelles de sécurité.

Si on me repère, m'arrête, ou m'exécute avant mon retour sur le territoire national, l'État niera toute responsabilité ; les services affirmeront sur ce qu'il y a de plus sacré, la Constitution par exemple, ne pas me compter parmi leurs employés. Il est entendu qu'on salira

MANAUS

ma mémoire si nécessaire, qu'on dénaturera mon histoire afin de couper court à toute supposition reliant ma mission à la France. Personne ne me regrettera, personne ne saura jamais qui je suis. Si on venait à me torturer, il serait impossible pour mes tortionnaires d'obtenir la preuve intangible que je sois un agent opérant pour le compte du SA, le service Action.

N'étant pas en Amérique du Sud, ma mission n'existe pas.

Je suis monté dans un des avions précédant celui du général de Gaulle, avec la qualité d'ingénieur hydromécanique pour qui la fabrication des barrages hydrauliques dont les états d'Amérique du Sud ont tant besoin, n'a pas de secret ; pourquoi pas ?

Durant le trajet par-dessus l'Atlantique, à ceux qui, revenant des toilettes, s'arrêtent au niveau de mon siège pour évaluer mon importance, j'explique devoir terminer le rapport que

je suis censé remettre à Couve de Murville, le ministre des Affaires étrangères, dans les minutes qui suivront l'atterrissage. Les questions s'arrêtent, on me laisse tranquille.

À l'aéroport de Caracas, je reste dans la carlingue et n'en sors qu'après tout le monde ; le pilote et son équipe, en partant, ne me posent pas de question. Étant donné la nature inexistante de ma mission, il m'est impossible de continuer à emprunter les mêmes transports que l'entourage accompagnant le général de Gaulle. Le prestige de cette tournée du *Liber-tador* français ne peut être entaché d'aucun vice, d'aucun désagrément.

Les officiels, les journalistes, les agents des services secrets étrangers sont partis depuis longtemps lorsqu'on vient me chercher.

On m'installe dans un avion privé appartenant à une société que les services contrôlent en sous-main. Des ailes jusqu'au cockpit, l'appareil ne cesse de trembler durant le trajet pour me déposer finalement sans tracas en Guyane.

MANAUS

Le Général va enflammer les foules latines en commençant par Caracas puis Quito. Le 3 octobre, il arrivera à Buenos Aires, puis sera le 6 dans la capitale du Paraguay, Asunción. J'aurai alors terminé ma mission, je serai de retour sur le territoire national.

De Cayenne, deux jours plus tard, je reprends un avion qui, en trois étapes saute-mouton, me dépose à Buenos Aires.

À l'ambassade, les services me fournissent une Renault fabriquée depuis peu en Argentine, une Dauphine bleu océan pour rejoindre Formosa, seule ville d'importance dans la province du même nom et qui se situe au nord-est du pays. Quinze heures de route, sans m'arrêter.

Je me repose en arrivant à mon hôtel. La ville est tranquille ; quand on veut épicer ses nuits, ou gagner un paquet d'argent en une soirée, les résidents poussent jusqu'à Clorinda. Formosa est la capitale d'une province pauvre. Rien de particulier dont il faudrait que je me préserve ;

un fleuve servant de frontière avec le Paraguay, un port fluvial avec ses bars et ses bordels. Des trafics de toutes sortes pour soutenir l'économie locale. Je ne bouge pas de ma chambre, je ne suis pas venu faire du tourisme.

On m'avait prévenu à Buenos Aires, il m'est interdit de poursuivre ma route en utilisant la Dauphine qu'on m'a allouée. On ne m'a donné aucune explication, je n'en ai pas demandé ; je l'aurais fait, on ne m'aurait pas répondu, ou bien on m'aurait servi un gros mensonge.

La petite Renault cabossée m'aurait pourtant permis de rejoindre mon lieu de rendez-vous avec un gain de douze heures, mais j'ai obéi.

Le lendemain, à 8 h, je joue des coudes au milieu des paysannes pour me trouver une place dans le bus qui me conduit à Clorinda. Là, en début d'après-midi, je monte dans un autre bus qui, empruntant la route 86, longe la frontière nord avec le Paraguay, et me transporte jusqu'à Espinillo où j'arrive deux heures plus tard.

MANAUS

Je suis le seul homme, le seul homme blanc, le seul individu ne parlant pas le guarani à descendre à Espinillo. Les locaux, bien qu'utilisant le castillan, sont parvenus à conserver la langue de leurs ancêtres. Ils sont aussi foncés de complexion que je suis pâle et que j'ai les joues roses. Ils sont indifférents à ma présence. Je sais pourquoi : il y a d'autres Blancs dans les environs, d'autres *Franceses*, pour lesquels ils travaillent, mais avec lesquels ils ne se mélangent pas.

Ma mission est de trouver ces Français du bout du monde.

Quatre vieilles, quatre femmes aux corps effondrés, aux faciès fatigués, discutent sur le perron de l'épicerie locale. C'est le meilleur moment de la semaine ; on se raconte tout. On se dispute. On se chamaille et surtout on échange les derniers ragots. Même dans cette bourgade oubliée de cette province anémiée, il y a matière à raconter des saletés sur les uns comme sur les autres.

Si elles ne m'ont pas regardé, trop occupées qu'elles sont à causer, l'une d'entre elles m'a repéré ; sans que je sache laquelle. C'est devant cette épicerie, entre midi et ce soir qu'une messagère me remettra des informations pour mener ma mission à bien. Mon postier secret est une de ces quatre indiennes boursoufflées par le mélange d'une mauvaise nourriture à un excès de bière ; elle sont là, de l'autre côté de la rue, sous ce porche, elles discutent en remuant les bras.

Je reste dans mon coin, à me demander combien de temps je vais devoir patienter.

L'autre chose qu'on m'a enseignée, en même temps que l'obéissance, est la patience. Dans mon métier, les nerveux, les excités, ceux qui vivent à fleur de peau ne font pas de vieux os.

Donc j'attends. Pour me donner une contenance, je feins de tomber sous le charme des petits papiers portant messages et publicité agrafés sur les poteaux électriques, puis m'inté-

MANAUS

resse aux poubelles qui encombrent les à-côtés des maisons.

La température se stabilise à 15°, et je me gèle.

Une première femme abandonne le groupe. Retrouvant la gravité de son rang et la fragilité de son âge, elle s'éloigne en boitant ; une hanche flinguée certainement.

Le trio restant parle maintenant à voix basse. Et je sais, sans rien comprendre de ce qui est baragouiné, que les trois diablesses se défoulent et accablent la partante. Mais sa réputation doit être impeccable car le trio se sépare moins de dix minutes plus tard ; chacune s'éloigne dans une direction opposée. Je reste tout seul, oublié, entre mon poteau électrique et les déchets amassés. Ne pas s'énerver, s'inquiéter un peu pour le bien de la mission, et continuer d'attendre.

Un sifflement attire mon attention. Entre deux maisons aux volets fermés, la boîteuse honorable me fait signe de la rejoindre. Partir

en premier pour mieux masquer ses réelles intentions. Il y a des allées et venues à l'épicerie qui la dérangent.

– Maria Esterizza.

Comme si la vérité sortait de sa bouche.

Un mouvement bref partant du haut de la tête pour toute réponse, car j'attends d'elle autre chose pour me prouver qu'elle est bien ce messager que je suis venu rencontrer dans ce coin paumé. J'attends un code connu de nous deux uniquement et de nos supérieurs respectifs.

Enfin :

– *Di Gaullaiss... Di Gaoullais.*

Devant mon manque de réaction, Maria s'énerve :

– *El general de Francia !*

C'est suffisamment proche du code convenu pour me convaincre que cette boiteuse est la personne que j'espérais. J'accepte la corbeille en osier qu'elle me propose.

Maria se recoiffe en glissant les doigts dans